Ouvrage dirigé par

Rossana de Angelis

Objets ordinaires, histoires insolites

Editions Humanis

Marianne Bablet, Antonin Bernand, Alia Ould Bouamama,
Léa Bourcier, Héloïse Bourgeois, Léa Dautel,
Rossana de Angelis, Cheikh Faye, Hortense Flament,
Coline Gilbert, Morgane Gruber, Nafi Kane,
Salomé Le Louët, Leslie Mondesir,
Clotilde Pelletier, Élodie Tanda

Objets ordinaires, histoires insolites

dirigé par Rossana de Angelis

Sommaire

Avertissement :
Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Comprend 10 notes de bas de page - Environ 88 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

INTRODUCTION....3
HISTOIRE D'UN HÉRISSON DES MERS....5
JE TE VOIS....7
CARRIÈRE 2.0....8
UNE CARTE DU MONDE....9
LE TICKET....10
UNE ÉPHÉMÉRIDE....12
5 FRÈRES EN J. 13
LE COMPAGNON VENU D'ASIE....16
À HUIS CLOS....17
JEANNE VOLEUSE....18

Après l'orage.... 22
Une endive et un balai.... 23
La corde magique.... 24
Dis-moi qui est la plus belle.... 27
Ana y Jaspar.... 28
Le circuit.... 30

© Septembre 2019 — Éditions Humanis
Tous droits réservés — Reproduction interdite
sans autorisation de l'éditeur et des auteurs.

Couverture : composition d'après une photographie
de Sandra Cunningham.

Les ventes de cet ouvrage bénéficient à l'association
SOS Villages d'Enfants France

ISBN des versions numériques : 979-10-219-0420-0
ISBN distribution Hachette : 979-10-219-0421-7
ISBN autres distributions : 979-10-219-0419-4

INTRODUCTION

par Rossana de Angelis et Héloïse Bourgeois

Les yeux fermés, je pose mes pieds sur un petit tapis tout doux, tout mou. Une descente de lit. Je m'étire, allonge le bras, et ma main effleure la petite lampe qui s'efforce, chaque soir, d'éclairer les pages des livres empilés selon mes envies sur la table de chevet. Je ne suis pas encore bien réveillée quand je me dirige vers la porte et saisis la poignée qui ouvre sur un jour nouveau. Comme chaque matin, sans qu'elle ne se fatigue jamais de mes aller-retour.

Les objets sont partout. Tout au long de notre vie, ils nous accompagnent, nous guident, nous facilitent les tâches du quotidien, tout en passant inaperçus. Jamais nous ne prenons le temps de saluer cette petite poignée sans laquelle ouvrir la porte serait le premier grand effort de la journée ni la cafetière qui nous permet de tenir debout pendant des heures. Merci, les objets !

Parfois, ils ont droit à quelques heures de gloire : on leur consacre des émissions radio qui retracent leurs parcours [1] et des livres pour raconter les curieux destins auxquels ils ont participé [2]. Il est cependant rare qu'ils en soient eux-mêmes les protagonistes.

Pourtant, les objets participent étroitement à la construction d'un récit [3]. Ils sont porteurs d'histoires, chargés de souvenirs, investis d'émotions. Et leurs fonctions sont multiples : ils instaurent une ambiance, caractérisent des personnages, plantent le décor, sèment des indices, possèdent des pouvoirs et brisent des certitudes. Prenons le téléphone : sa silhouette suffit à caractériser une époque. Impossible de voir une cabine anglaise vernie de rouge sans penser à Superman. Quant au porte-cigarette, il est désormais presque indissociable de la main longiligne et sensuelle d'Audrey Hepburn dans *Diamants sur canapé* [4]. La simple évocation d'un sabre laser nous entraîne loin dans l'espace et le temps, tout comme le goût et l'odeur de la célèbre madeleine de Proust ramènent le narrateur à un épisode de son enfance.

D'ailleurs, quel objet n'est pas relié d'une façon ou d'une autre à une personne, par la place qu'il a occupée ou qu'il occupe dans son vécu, dans son histoire ? Et qui n'a pas d'objet fétiche ? Qu'il s'agisse d'un ours en peluche qui nous rappelle nos premières années ou d'un trousseau de clés chargé de breloques rapportées de nos voyages. Il en est de même dans le récit où les objets nous révèlent souvent des facettes plus ou moins secrètes des personnages qu'ils accompagnent. Et ils servent souvent de déclencheurs de désirs, de peurs, ou tout simplement d'actions. Un portable qui sonne et la discussion qui s'ensuit sont le prétexte d'innombrables péripéties de fiction, de rebondissements ou de révélations.

Un simple objet peut aussi témoigner d'une époque entière, comme le montre Neil MacGregor dans son livre *Une histoire du monde en 100 objets* [5]. De même, dans *Curieux*

---

[1] *Histoires d'objets* était le titre d'une émission radiophonique canadienne francophone présentée par Fabien Fauteux et diffusée à partir de 2011 sur la première chaîne de Radio-Canada. Les épisodes de cette émission sont disponibles en podcast sur le site de la radio.

[2] Pierre Bellemare et Veronique Le Guen, *Curieux objets, étranges histoires*, Flammarion, 2016 ; J'ai Lu, 2018.

[3] Pour approfondir cette question, voir le livre de Laurent Lepaludier, *L'objet et le récit de fiction*. Nouvelle édition [en ligne], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, 220 p. Disponible sur Internet : http : //books.openedition.org/pur/31943. Consulté le 3 septembre 2019.

[4] Film de Blake Edwards, 1961. Titre original : *Breakfast at Tiffany's*, adaptation de la nouvelle éponyme de Truman Capote.

[5] Les Belles Lettres, 2018.

objets, étranges histoires, Pierre Bellemare et Veronique Le Guen nous racontent les parcours d'objets dont le destin est étroitement lié à celui de leurs propriétaires ou à des épisodes historiques célèbres. Qu'il s'agisse de la gourmette de Saint-Exupéry, du violon du Titanic ou de l'étui à lunettes de Roosevelt, ils nous permettent de mieux comprendre la grande Histoire par le prisme de leurs histoires. Ces reconstructions fidèles et documentées instaurent un pacte de vérité avec le lecteur tout en lui permettant d'accéder à une expérience de vie sortant de l'ordinaire. Mais la frontière entre récit de vie et récit de fiction peut parfois être floue, tout comme celle entre réalité et fiction. Et c'est encore un objet qui assure souvent cette transition, comme le téléphone qui transporte Neo d'une dimension à l'autre dans l'univers de *Matrix*. Ou bien, c'est l'objet lui-même qui passe cette frontière, devenant abstrait et insaisissable, comme l'*Odradek* de Kafka [6] ou l'*Ubik* [7] de P.K. Dick, ou simplement inconcevable, comme la cité antique de Lovecraft dans *Le mythe de Cthulhu* [8].

Ce recueil de nouvelles est issu d'un atelier d'écriture auquel ont participé des étudiants inscrits en licence de lettres [9] au sein de la faculté des lettres, langues et sciences humaines de l'université Paris-Est Créteil. Pour des raisons pratiques, la forme du texte court a été privilégiée. Comme l'écrit Régis Jauffret, la microfiction « est une tentative de faire rentrer toute la vie d'un homme ou d'une femme dans une goutte d'eau, la goutte d'eau étant cet espace très limité d'une page et demie » [10]. Tout au long de cet atelier, les auteurs ont parcouru des chemins différents, puisé dans la langue leurs propres mots, suivi leurs envies et leurs besoins d'écriture. En explorant leurs imaginaires, ils ont finalement construit le petit monde peuplé d'objets que nous vous invitons à découvrir.

Et pour que ces histoires puissent en générer d'autres, les auteurs ont choisi de verser leurs droits à l'association SOS Villages d'Enfants France dont nous saluons l'engagement social et solidaire. En France et dans le monde, SOS Villages d'Enfants permet à des enfants de vivre pleinement leur enfance, partagée avec leurs frères et sœurs, dans une même maison, et accompagnés par une mère SOS. Pour prolonger leur action, vous pouvez, à votre tour, faire un don ou parrainer un village sur www.sosve.org.

Bonne lecture !

---

[6] Franz Kafka, *À la colonie pénitentiaire et autres récits,* Actes Sud, collection Babel, 1998.

[7] Robert Laffont, Collection *Ailleurs et Demain*, 1970.

[8] J'ai Lu, 2002.

[9] Plus précisément, les étudiants inscrits en L3 Médiation culturelle et L3 Rédaction professionnelle et communication multimédia.

[10] Citation issue de l'entretien accordé par Régis Jauffret à l'occasion de la parution de *Microfictions* (Gallimard, 2007). Disponible en ligne : http : //www.gallimard.fr/catalog/entretiens/01060143.htm.Voiraussi *Microfictions 2018* (Gallimard, 2018).

HISTOIRE D'UN HÉRISSON DES MERS

Marianne Bablet

Ogier Robert est propriétaire d'un hérisson des mers empaillé auquel il attache une importance très particulière. Chaque soir, depuis une trentaine d'années, il le sort d'un tiroir et le suspend par un fil à sa lampe de bureau, tout comme on suspend un porte-bonheur au rétroviseur d'une voiture.

Ses parents le lui ont ramené d'un voyage au Portugal, alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Ogier aurait dû être heureux de recevoir un cadeau de leur part et c'est pourquoi il ne leur a pas dit qu'il détestait cet énorme poisson couvert de piquants. Sa forme sphérique, semblable à celle d'un fléau d'armes, sa bouche osseuse toujours ouverte, et ses yeux globuleux le terrorisaient. Surtout la nuit. Distinguer cet être hideux dans la pénombre l'empêchait souvent de dormir. Lorsqu'il y parvenait, il rêvait que le poisson se laissait tomber de son étagère, roulait discrètement vers son lit et perforait son corps de tous ses piquants, jusqu'à ce qu'il se vide de son sang.

Ce n'était malheureusement pas le seul cauchemar qu'Ogier vivait. L'école en était un autre. Sa timidité excessive n'était pas particulièrement appréciée de ses camarades. Ceux qui lui adressaient la parole le faisaient uniquement pour se moquer de lui. Mais ceux-là n'étaient pas les pires. Comme tout chef de bande qui se respecte, Éric Saumure, un élève plus âgé que lui, orchestrait les persécutions des enfants les plus vulnérables de l'école, faisant d'Ogier sa cible privilégiée. Éric et ses amis le surnommaient « le pédé » et lui baissaient régulièrement le pantalon. Ils s'amusaient également à lui voler ses affaires et le frappaient quand il tentait de se défendre.

Le seul refuge d'Ogier était la salle de classe. Lorsque la sonnerie de la récréation retentissait, il n'éprouvait pas le plaisir et le soulagement que ressentaient ses camarades. Il aurait voulu pouvoir rester avec son institutrice et passer ses journées à l'écouter parler. L'idée de rentrer chez lui était, certes, satisfaisante, mais celle de partager sa chambre avec un monstre marin l'était beaucoup moins.

Un jour, après avoir passé une énième nuit couvert de sueur à force de fixer cette créature qu'il avait cru voir bouger, il refusa de quitter la classe. Alors que tous les élèves étaient sortis, il s'agrippa de toutes ses forces à son bureau, de peur que la maîtresse ne tente de l'en dégager, car il était décidé à rester là jusqu'au lendemain.

La maîtresse n'en fit rien, vint s'asseoir à ses côtés et lui parla avec douceur. Après quelques échanges, Ogier craqua et finit par lui avouer, tremblant, la terreur que lui inspirait le monstre que ses parents lui avaient offert. Lorsqu'elle lui demanda à quoi la chose ressemblait, Ogier la lui décrivit péniblement, quoique dans les moindres détails. La maîtresse se leva alors et Ogier, stupéfait, la regarda sortir de la classe. Pourquoi partait-elle ? Allait-elle le laisser seul ? Était-ce un piège ? Il en avait peur, mais ne se sentait capable de rien. Alors il attendit.

Elle revint bientôt avec un livre illustrant les espèces marines. Elle le feuilleta et s'arrêta sur une page qui comportait deux photographies. L'une montrait l'ignoble créature, l'autre laissait voir un joli petit poisson. Les deux illustrations figuraient sous le même intitulé : « Le Diodon ». Elles étaient accompagnées d'un texte court que la maîtresse l'invita à lire.

« Diodon (n.m.) : appartient à la famille des *Diodontidae*. Espèce de poisson globuleux des mers chaudes, couvert de fortes épines érectiles, à la denture soudée en un bec, à la chair vénéneuse. Poisson solitaire, actif la nuit qui, dans la journée, se cache sous les roches, dans les crevasses ou entre les coraux et possède la capacité de se gonfler d'eau quand il se sent en danger. »

Lorsqu'il rentra chez lui, Ogier était soulagé. Cet animal marin qui l'avait longtemps effrayé était, en réalité, inoffensif. Il n'avait aucune raison de le craindre. Alors, il le toucha pour la première fois. Il le saisit par les épines et le cacha derrière des livres posés sur son étagère, dans l'espoir qu'il s'y sentirait mieux. Il vaqua ensuite à ses occupations et, à la nuit tombée, il sortit le Diodon de sa cachette, le posa à sa place initiale et alla se coucher.

Le lendemain matin, Ogier se sentait bien. Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas dormi aussi paisiblement. En se rendant à l'école, il se demanda comment il pourrait remercier sa maîtresse, puis s'arrêta chez le fleuriste lui acheter un bouquet avec son argent de poche.

Devant le portail de l'école, son regard croisa celui d'Éric Saumure et il se sentit aussitôt nerveux. Éric s'approcha de lui, lui arracha le bouquet des mains et l'écrasa rageusement au sol. Ogier se mit à pleurer, ce qui lui coûta évidemment de nombreuses moqueries. Il ressentit tout à coup un frisson lui parcourir le corps et, au moment où Éric lui effleura l'épaule, il gonfla.

JE TE VOIS

Alia Ould Bouamama

En faisant les cartons du grenier, j'ai retrouvé les anciennes lunettes de mon père. En les essuyant, je constate que la monture en bois est toujours aussi luisante qu'autrefois, comme si le temps n'avait pas de prise sur elle. Je décide de les poser sur mon nez.

D'un seul coup, ma vue se grise. Le grenier s'obscurcit, les cartons se referment, les objets se cachent. Le monde qui m'entoure devient terne, fade. Je décide de sortir. Dehors, personne ne me dit bonjour et les quelques personnes qui m'adressent la parole sont si aigries et désagréables que ma main me démange. Je sens le regard méprisant des passants, les chuchotements des vieilles dames que je croise. Les passants me bousculent, « sale immigré », me disent-ils. Je passe devant mon ancienne école primaire. Les enfants se précipitent à la barrière pour me toiser avec curiosité, telle une bête de foire.

La brise de printemps a laissé la place à un temps grisâtre et des cordes commencent à tomber du ciel. Je ne comprends pas comment le monde a pu changer si brusquement. Je rentre chez moi épuisée, et le sommeil m'emporte, sans que j'aie même eu le temps de retirer ma monture.

Me voilà alors plongée dans un rêve merveilleux. Je suis allongée sur une pelouse, au plein milieu d'une grande plaine. J'ouvre les yeux et voilà un grand soleil. C'est agréable. Je me lève et me dirige vers la maison en pierre qui se dresse devant moi. Quand j'y parviens, le calme de la plaine laisse la place à un brouhaha. Des enfants jouent, les femmes préparent le repas et les hommes, installés dans un coin autour d'une table basse, battent les cartes, le cigare au bec. Ils ne parlent pas ma langue maternelle, mais je comprends ce qu'ils disent. Ils parlent ma deuxième langue, la langue du pays de l'autre côté de la mer, là d'où viennent mes parents. Une dame corpulente et à l'air sévère s'avance vers moi. Elle me dit : « Viens, mon fils, c'est l'heure de manger ». Je la reconnais : c'est ma grand-mère Louisa.

À table, je retrouve les mets de mes ancêtres, mais surtout la convivialité : tout le monde rit, crie, s'esclaffe, pleure, s'énerve, se taquine. Ils ont l'air de ne pas avoir grand-chose, mais ils sont si heureux ! Ils ont sans doute tout ce qu'il faut, en fin de compte.

Je me réveille, les yeux embrouillés de larmes. Je n'ai pas l'impression que ce sont les miennes, elles sont trop salées. Ma vue se grise de nouveau. Je réalise que je porte encore les lunettes. Je suppose que, toutes les nuits, papa doit rêver de son pays d'origine, de sa grande famille, d'un bonheur à l'abri des tracas auxquels il doit faire face à présent.

Ce bonheur familial, c'est tout ce qui manque chez nous. Sa mère n'est plus là, et lui, il est en conflit avec ses frères et sœurs. Mes frères et moi, nous prenons rarement le temps de partager un repas avec lui, pas plus qu'avec ma mère. Et quand c'est le cas, tout se fait dans le silence, ou bien sous les cris des uns et des autres. Nous ne savons plus quoi nous dire, nous ne nous comprenons plus. À quoi bon parler encore ?

C'est pourtant mon père, c'est mon sang. J'ai l'impression de ne pas le connaître. J'ai toujours eu l'image d'un homme froid et fier, que rien ne pouvait atteindre. Mais si j'en crois mon rêve, il a un cœur gentil, une âme sensible, comme nous tous. J'étais seulement aveugle.

J'ai rangé les lunettes dans l'armoire de ma table de chevet. Maintenant je ne les porte plus. Il m'arrive encore parfois de dormir avec, pour pouvoir rêver avec lui. Mais je me suis lancé le défi de le comprendre par moi-même. Même si c'est difficile, ça en vaut la peine.

CARRIÈRE 2.0

Cheikh Faye

Moi, je lui avais dit que les « j'aime » sur les réseaux sociaux ne s'exportent pas dans une salle de spectacle. Il n'a pas voulu m'écouter.

J'étais là au début de sa carrière. Il a rapidement eu les faveurs du grand public. Je lui avais proposé d'être son producteur, mais il ne voulait pas que son succès soit attaché à mon image. Quelqu'un d'autre a fait les sacrifices nécessaires pour le propulser au-devant de la scène et il en a rapidement récolté les fruits. Moi, je voyais en lui le 2Pac de notre époque à nous. Talentueux, on pouvait passer des heures à l'écouter sur ReverbNation. Lorsqu'Omzo est arrivé, Bass le boss nous a dit : « Je vais laisser la place aux jeunes. Je n'ai plus rien à prouver dans le Game ». On se disait tous que c'était dommage, qu'il pouvait continuer, qu'il avait encore des choses à dire. Nous avions l'habitude de l'écouter pendant nos récréations et nos soirées entre amis. Mais c'est la loi du business. Basse le boss s'est mis à la retraite, et le petit Omzo a envahi la toile. Il n'a pas tardé à défrayer la chronique sur les réseaux sociaux : Instagram, Facebook, Tweeter, on ne parlait que de lui. Entre un *j'aime* par ci, un *like* par-là, un pouce et un commentaire, la puissance du clic lui est montée à la tête, et il a fini par prendre le virtuel pour du réel.

L'homme qu'il incarnait sur la toile avait un pouvoir extraordinaire, mais ça ne marche pas de la même façon dans le monde réel. Une carrière virtuelle, aussi éclatante qu'elle soit, ne nous empêche pas de passer inaperçus dans les transports, parmi les rayons des supermarchés, dans les bars et les clubs de la place.

Il y a peu de temps, Omzo s'est trouvé un nouveau producteur, lui aussi émerveillé par les *vues* et les *likes* sur Facebook. Mais, ce soir, la salle de spectacle du Both Escale Congres n'a pas fait le plein. Les milliers de *vues* tout autour du globe, les followers par centaines, ne se sont pas déplacés. Son producteur sans pitié a décidé de réclamer sa mise. Moi, je regardais de loin. Je n'ai jamais cliqué sur un pouce, mais j'étais venu écouter ses dernières chansons.

UNE CARTE DU MONDE

Clotilde Pelletier

Depuis que je suis née, elle a changé plusieurs fois de mur. Dans ta chambre, dans le couloir, dans la cuisine, chaque fois tu me disais de la regarder, pour voir où tu allais cette semaine-là. J'avais toujours mieux à faire, jouer, dessiner, sortir… Je pensais tout le temps à toi, mais je ne te le montrais pas.

La carte de la France, la carte du monde, la carte que tu affiches ou bien celle que tu déplies, peu importe, c'était notre lien particulier. Et ça l'est toujours.

À mon tour, il y a deux ans, de vouloir te montrer mon chemin. Tu n'as pas vraiment compris cette envie. Pourquoi voulais-je m'éloigner de toi alors que nous nous voyions déjà si peu ? Rassure-toi, je ne suis pas partie pour t'abandonner, mais pour que, toi aussi, tu puisses me suivre sur une carte. En grandissant, je me suis rendu compte que je ne voulais pas tout faire comme toi, mais tu m'as transmis cette passion de la découverte. Je l'ai faite mienne.

Aujourd'hui, c'est ma carte qui fait le lien entre nous, comme la tienne le faisait autrefois. Les années passent, mais, pour toi, je ne grandis pas. D'ailleurs ma carte ne vieillit pas.

Toi, à présent, tu voyages comme tu peux, et tu es un grand rêveur. Dans notre maison tout est toujours là, au même endroit, sauf cette carte, que tu déplaces de temps en temps.

Tu sais, Papa, un jour on m'a dit « On vieillit parce qu'on s'arrête ». Alors, cesse de penser que chaque rêve doit rester un rêve, et que seuls les autres peuvent les réaliser.

LE TICKET

Léa Dautel

Samedi 5 janvier 2019.19 heures. Ma soirée commence assez tôt, je vais récupérer des photos que j'ai fait développer. Ma pote Arlette me rejoint pour aller boire un verre dans la foulée. J'ai envie d'un *blanc piscine*. Tu ne sais pas ce qu'est un *blanc piscine* ? Tu charries, là ! Non, en vrai, c'est tout con, c'est une sorte d'énorme verre de vin blanc qui te fait croire que tu as de quoi boire toute la soirée, alors que t'as juste dix glaçons qui font illusion. Mais passons. Les aiguilles tournent. Ma tête, pas encore. Minuit trente. Pigalle est en folie : ça sent la danse et la drague à plein nez. Ça tombe bien, ce soir, j'ai envie de choper. Chut !

Je suis dans la file d'attente pour le Divan du Monde, toujours avec Arlette. Chansons françaises et cocktails à gogo. C'est fait pour moi. Après une demi-heure de queue (et encore, on a eu de la chance), on accède enfin au sas et mon ventre commence à vibrer sous l'impact des basses. Quinze balles la place. La caissière me donne un ticket bleu :

« Sur place club - - - SANS conso ».

Fais chier, mais *vamos*.

Nous voilà enfin dans le cœur de la bête, direction le bar. Deux gin-tonics. Dans un angle, il y a un jeu de fléchettes et une bande d'amis qui ont l'air d'aimer ça autant que nous. On propose de se joindre à eux. C'est bon enfant. Puis deux autres garçons se rajoutent, dont un qui me tape dans l'œil presque aussitôt. La partie se termine. Pour fêter notre victoire, je décide d'aller fumer une clope avec Arlette. J'arrive au mégot, quand mon « tape dans l'œil » entre dans le fumoir et se dirige vers nous. La discussion commence. C'est fluide. Nous dansons, et nous nous embrassons. Eh oui, rapide la petite Cléo ! J'en oublie Arlette, et lui, ses amis. Je lui trouve quelque chose de familier et je crois bien que c'est réciproque.

Le lendemain, nous discutons autour d'une tasse de café plus qu'appréciée. Il me parle un peu de sa vie, de sa famille. Il habite avec sa mère dans le quartier de Montmartre, au 29, rue Tholozé. Il veut me faire découvrir ses endroits préférés. J'hésite à lui parler de mon père absent, lui dire que je ne l'ai jamais connu… et puis, mince, je me sens à l'aise avec lui, je lui raconte.

Lorsque je rentre chez moi, je m'empresse de me déshabiller et de tout mettre au sal : mes vêtements puent le tabac froid. En vidant mes poches, le ticket d'entrée de la veille tombe au sol. Je m'apprête à le broyer dans ma main, puis je change d'avis. Ça me fera un souvenir de cette jolie rencontre. D'ailleurs, j'oubliais, il s'appelle Hippolyte.

Dimanche soir. Bonjour tristesse. Je suis en train de lire *Et on tuera tous les affreux,* de Boris Vian, quand l'ampoule de ma chambre grille. Le vrai dimanche soir à chier. Direction le grenier, pour en chercher une neuve.

En haut de l'escalier, mon âme d'aventurière se réveille. Je me promène à travers le bazar poussiéreux qui meuble l'endroit. Des cartons dans tous les coins, un vélo d'appartement (ma mère n'a jamais eu le courage de l'essayer) et des babioles improbables. Je m'arrête devant un joli petit coffre en bois et je l'ouvre. Il y a des photos de mes parents. De mon père surtout. On le voit jeune, à la plage, sur sa moto, ici à Paris. J'y trouve aussi un petit carnet avec des adresses et des commentaires sur des restaurants, ses premiers. Mon père était critique culinaire.

Mes yeux me piquent un peu. Quand je les essuie, un rectangle de papier tombe du carnet. Il y a inscrit « DDM » avec une adresse à moitié effacée. C'est un ticket de boîte, j'en suis

sûre. Moi qui pensais que mon père ne s'intéressait qu'à ses bouquins ! Si tu cherches aussi des infos sur ta miff, va faire un tour au grenier. Je dis ça je dis rien…

Je redescends, le ticket à la main. Je le compare au mien. Bon, les dimensions ne sont pas les mêmes, mais ils sont quand même vachement cousins, si tu vois ce que je veux dire. J'envoie un message à Hippolyte pour lui faire part de ma découverte : il s'enthousiasme grave (eh, oh, tranquille, c'est juste une histoire de ticket !). La parfaite excuse pour m'inviter à en parler autour d'un verre. J'accepte l'invitation, *of course*.

Contre toute attente je revois régulièrement Hippolyte. Le deuxième rencard s'est bien passé et j'ai décidé de me laisser porter. J'ai bien fait. On fait plein de trucs ensemble. Il est gentil, drôle, et même un peu taré. Il me fait parfois mourir de rire.

Mais la vie, c'est un gros bordel dénué de sens.

Sans que je sache pourquoi, il a arrêté de m'écrire et je tombe à chaque fois sur son répondeur. Comme ça, du jour au lendemain ! Et je ne suis pas psychopathe au point d'aller l'attendre en bas de chez lui. J'ai ma dignité.

Je finis par me faire une raison. Symboliquement, j'entame un nettoyage dans ma chambre. Revoilà le fameux ticket. Curieusement, je n'arrive pas à mettre la main sur le second, le mien. De toute façon, je l'aurais jeté. C'est désormais un mauvais souvenir.

Je remonte dans le grenier et reprends mon examen du coffre en bois. J'ai étalé toutes les photos au sol pour mieux les regarder. Je m'apprête à les ranger quand j'aperçois une drôle d'encoche dans le fond de la boîte. Ça m'intrigue. Je secoue la boîte : elle contient encore quelque chose. Après deux échecs, j'arrive à décoller son double fond. Une lettre manuscrite y est scotchée. Elle porte l'écriture d'une femme. Ça date sûrement d'un bon bout de temps. L'inconnue s'adresse de toute évidence à mon père. Elle lui propose un rencard pour le Divan du Monde.

J'hallucine ! Mais qui est cette femme ? Je retourne l'enveloppe, sans trop savoir ce que je cherche, et je tombe sur l'adresse de l'expéditeur : 29, rue Tholozé.

UNE ÉPHÉMÉRIDE

Clotilde Pelletier

Chaque matin, le programme d'Albertine est le même. Elle met la bouilloire à chauffer et retire la feuille de l'éphéméride pendant ce temps-là. Elle met la date à jour, se demande à qui elle pourra bien souhaiter la fête. Puis, elle analyse la petite illustration et fait appel à sa mémoire. Qui est né aujourd'hui ? Parfois, elle s'en souvient et passe un coup de fil. Elle réfléchit plus encore, pour savoir qui s'est marié ce jour-là, qui est parti, qui est mort. Le film de sa vie défile alors derrière ses yeux.

Chaque matin, Albertine refait le monde avec son éphéméride, puis elle retourne à sa bouilloire. Elle verse l'eau bouillante dans sa tasse, y ajoute un sachet de thé vanillé, et quelques gouttes de lait. Le même rituel depuis des années. Un rituel qui se veut un exercice de stimulation. Il est neuf heures. À nouveau, Albertine attend que le temps passe. Il lui paraît interminable. Ses journées s'enchaînent avec le doute comme emblème.

Chaque matin, elle a un élan de lucidité durant quelques minutes, puis retombe à nouveau dans un trou noir. Sa famille vient la voir de moins en moins souvent. Elle oublie parfois l'existence de quelqu'un, ou bien le confond avec un autre. Albertine se rend compte de ses absences, et elle perd chaque jour un peu plus confiance en elle. C'est tout un monde qui s'écroule en elle, et autour d'elle.

Mais, chaque matin, Albertine essaie de rebondir. Elle se rappelle qu'elle a des enfants, des petits-enfants, elle voudrait pouvoir leur demander si leur journée s'est bien passée, mais elle doute de leurs prénoms, et renonce à les appeler. Elle voudrait pouvoir se promener, au bord de l'étang, mais chaque fois elle croit y apercevoir Jean, son mari mort depuis des années, et sait qu'elle va rentrer bouleversée. Alors, pour éviter les tourments, elle reste là, plantée dans son fauteuil, en regardant par la fenêtre. Mais elle ne renonce pas à l'espoir. Elle se souvient combien le temps d'autrefois était bon, combien elle était heureuse, et elle s'accroche de toutes ses forces à ce bonheur fané.

Chaque matin, Albertine retire la feuille de son éphéméride et parcourt sa vie. Puis, elle s'assoit au fauteuil et regarde par la fenêtre.

5 FRÈRES EN J.

Coline Gilbert

« Allez, les gars ! Tirez sur la ficelle ! »

Il avait joué au jeu de la ficelle avec ses frères Josselin, Jérémy, Joaquim, Jean et Judicaël, et c'est lui qui avait perdu. Il n'avait plus de force et il tremblait, son pauvre petit bout de ficelle dans la main. Il avait perdu, c'est lui qui devait le faire, brûler le corps de Kevin, son ami d'enfance, pour le faire disparaître, pour qu'il n'existe plus.

Julien pleurait. Il avait toujours eu peur de ses frères aînés, plus grands, plus forts que lui. Il pensait : « Je les déteste, je les déteste, je les déteste. » Il se répétait ça en boucle, en serrant la ficelle perdante dans la poche de son jean.

Un gars intelligent, Julien. Le dernier d'une fratrie de six enfants. Tous des garçons. La mère était morte, l'année passée, à cause d'une sombre affaire de trafic de Tours Eiffel en porte-clés. À sa mort, ils avaient découvert qu'elle avait été la cheffe du réseau dit « des petites Tours Eiffel. » Sauf que ces Tours Eiffel là, c'était pas des porte-clés normaux. À l'intérieur, il y avait du haschich ou de la coke, selon le client. Bon, il y avait eu un règlement de compte, sa mère y était passée, quoi. Une balle entre les deux yeux. Définitif.

Son père, à Julien, c'était un gros bonhomme qui ressemblait à une armoire à glace. Alcoolique et violent comme personne. Tout le monde avait peur de lui, alors il élevait ses fils à la dure. Pas le choix. Sa femme avait essayé de construire une famille. Lui, à sa façon, il la détruisait. Ses fils prenaient de ces tannées. Il fallait voir ! Ça volait haut. Le sang giclait de partout. Les gamins pissaient de trouille dans leurs frocs, rien qu'en le voyant arriver.

Julien évitait tout. Il se fondait dans le décor. De la couleur des murs, le petit gars. Il était passé en mode survie dès qu'il avait eu l'âge de marcher. À trois balais, quoi. Tout en discrétion, il restait loin de cette violence. Mais, ce vendredi, au moment où Kevin et lui rentraient du lycée, c'était parti en vrille.

Julien aimait bien le lycée. Malgré l'ambiance délétère qui régnait à la maison, il réussissait à finir ses devoirs dans son coin. Ses frères s'en foutaient. Son père aussi. Dans sa classe, il avait retrouvé Kevin, un ami d'enfance auquel il s'était attaché. Kevin était un gars intelligent, comme Julien. Il voulait aussi sortir de la merde familiale qui l'environnait. Les deux ados s'appréciaient, avaient de bons délires ensemble.

Ce jour-là, Julien et Kevin étaient rentrés ensemble. Ils avaient projeté de faire une partie de PlayStation chez Kevin, mais son père était là, et ils étaient finalement allés chez Julien qui avait une vieille Xbox à moitié pétée. C'était moins bien, mais ça passait.

Sur le chemin, Kevin avait eu l'idée d'acheter deux canettes de Coca à l'épicerie. Une pour son ami et une pour lui. Il n'avait pas énormément d'argent de poche et, lorsqu'il travaillait aux champs durant l'été, son père ne le rémunérait pas. Quand il dépensait son fric, c'était pour se faire plaisir. S'il pouvait aussi faire plaisir à Julien, c'était du bonus.

Il faisait très chaud. Les deux garçons étaient heureux d'arriver chez Julien. Ils allaient se détendre devant leur jeu vidéo tout en sirotant leurs Cocas. C'étaient des ados, quoi. Mais pas vraiment normaux. Un peu cabossés. Qui avaient vécus des choses dures finalement. Malheureusement, le destin s'acharne souvent sur ceux qui ne l'ont pas cherché.

Julien et Kevin sont installés dans le canapé, face à la télévision, dans le minuscule salon en bordel.J., J., J., J. et J. entrent dans la pièce. Ils sont en sueur, car ils ont travaillé aux champs.

Ils font vachement de bruit et se mettent devant la télé pour emmerder les deux petits gars qui jouent tranquilles. Julien reste calme. Il se fond avec le canapé, le pot de fleurs, la Xbox, la manette de Xbox, le buffet, la table du salon, la nappe de la table du salon. On ne le voit plus. Malheureusement, Kevin ne connaît pas cette technique et il se met à parler. Très mauvais choix.

— Vous voulez quoi, les J. ?

Ça commence très mal. Le plus grand, Joaquim, le pousse du coude pour s'asseoir entre les deux garçons. Pratiquement sur Julien, car celui-ci n'existe plus.

— F'a quoi Kefinounet ? T'es énerfé ?

Joaquim a un cheveu sur la langue. Il a un complexe par rapport à ça, mais n'en parle pas. Kevin lui dit :

— Je suis pas énervé. Tu es juste assis sur Julien. Tu l'écrases, là.
— Quoi ? Fulien ? Il est pas là, Fulien ? Tu l'as vu, toi, Fulien, Fudicaël ?

Judicaël fait non de la tête. Kevin réenclenche :

— Mais si, il est juste en dessous de toi. Vas-y, pousse-toi. T'es en train de l'étouffer j'te dis.

Là, c'est vraiment pas une bonne idée. Il ne fallait pas toucher Joaquim.

Joaquim attrape Kevin par le cou. Il le plaque sur le canapé.

— Quoi ? Y'a un problème ? Tu l'aimes, mon frère, f'est fa ? Tu veux te le faire ?
— Mais non, pas du tout. Tu me fais mal, là.

Joaquim serre de plus en plus. Il a la rage.

— Mais fi, je fais que tu l'aimes, mon frérot. Allez, dis que tu l'aimes ou fe t'arrafe la tête !

Il appuie vachement sur le cou de Kevin en disant ça.

— Non, je veux pas dire ça.
— T'es oblifé, finon fe te tue.

Il appuie carrément. Kevin devient bleu.

— OK, OK, je l'aime, je l'aime.
— F'est bien. Maintenant, embraffe-le.

Il lâche le cou de Kevin, le tire par les cheveux pour l'approcher de Julien. Les deux visages se touchent presque. Julien n'est pas là. Il fixe le mur. Son regard est vide.

Joaquim pousse la tête de Kevin vers les lèvres de Julien pour qu'ils s'embrassent. Comme des pantins, les deux garçons s'effleurent du bout des lèvres. Satisfait, Joaquim lâche les cheveux de Kevin et tend sa main vers une des canettes de Coca. Kevin voit ça, il bondit et mord Joaquim là où il peut. Il atteint finalement le visage. Joaquim crie de douleur. La canette se renverse. C'est terminé. Kevin a signé son arrêt de mort.

Tous les J. sortent dans la cour. Joaquim attrape Kevin par le col de sa veste et le traîne au sol. Julien les suit, en silence. Il devine ce qui va arriver, mais il ne peut rien faire. En présence de ses frères, il ne peut ni parler ni bouger. Jamais. Comme s'il était touché par un maléfice. Ils pataugent tous dans une boue épaisse. Ils se cachent derrière le mur de la cour et c'est la baston. Une victime et plusieurs bourreaux. C'est le scénario. Ils le rouent de coups dans une sorte d'osmose fraternelle. Puis c'est fini.

Julien s'est caché derrière l'angle du mur. Il ne veut rien voir, rien entendre. Il s'est bouché les oreilles. Comme un plongeur dans une eau sous-marine. En apnée. Rester dans son monde, se sentir protégé. Mais la réalité revient au galop et il sent que quelqu'un lui tape l'épaule. C'est Jean qui vient le chercher, pour qu'il voie le résultat.

Il n'y a pas de mots. Julien n'a pas les mots pour décrire ce qu'il voit. Il a la nausée, il vomit et il pleure. Il est submergé par la tristesse et le regret. On reconnaît à peine Kevin,

totalement défiguré. Les J. ne s'aperçoivent pas tout de suite qu'il est mort. Mais, au bout d'un moment, quand même, Jean se décide à chercher le pouls de ce corps qui n'est plus un corps. À sa moue dégoûtée, les autres comprennent alors. Ils se tournent vers leur chef. « Maintenant, il faut fe débarraffer du corps », dit Joaquim, très simplement.

Ils se croient dans un film. Ils imaginent différents moyens de s'y prendre. Comment faire au plus simple, au plus efficace ? Il faudrait le brûler, le couper en morceaux et le jeter dans un lac, ou bien le mettre dans de l'acide. Il y a plein de solutions. Ils optent pour la carbonisation.

Comme dans un jeu, ils tirent au sort celui qui le fera disparaître.

Julien pleure. Il ne peut plus se contrôler. La ficelle dans la poche, il essaye de déplacer Kevin ou ce qu'il en reste. Mais il n'y arrive pas. Il n'en a pas la force. Un des J. lui apporte une brouette et lui dit : « Pleure pas, t'es pas une tapette, non ? » Julien s'en fout. Il n'entend plus que ses pleurs. Il réussit, dans un effort surhumain, à hisser le corps dans la brouette. Le clan des J. surveille la porte du père. Il n'y a personne.

Julien fait rouler la brouette devant lui. Il est dans le petit chemin, derrière la maison. Il fait encore beau. C'est la fin de la soirée. Le ciel a une couleur rose. Julien ne pleure plus. Il sait que ses frères le suivent de près. On lui a donné un bidon d'essence et un briquet. Il doit trouver un coin tranquille.

Julien éparpille l'essence sur le corps de son ami puis allume la flamme du briquet. Il jette cette flamme dans l'essence. Le corps prend feu. Les frères s'approchent comme hypnotisés par les flammes.

Julien remonte en courant le long du chemin. La nausée revient. Il ne peut compter que sur lui-même. Il s'est passé quelque chose de grave. Il doit agir. Appeler les flics. Même s'il a peur de ses frères. Mais c'est lui qui a brûlé le corps. Il sera complice. Julien s'en fout. Il essayera de trouver les mots, d'expliquer la folie de ses frères qui n'est pas sa folie à lui. Au lycée, ils savent que Kevin était son ami, qu'il ne lui aurait pas fait de mal. La peine lui arrache le cœur. Il court plus vite encore vers la grange. Là, il prend son vélo.

Julien pédale à toute berzingue jusqu'au village. Il fonce chez les flics. Il manque d'être renversé par une voiture, de se prendre un arbre et un chien en laisse. Il laisse tomber son vélo devant le poste et court à l'accueil. Une policière le voit arriver. Julien n'a pas l'air bien. Il est en sueur. Il a le regard fou et tient dans sa main un bout de ficelle. Il ne sait pas par où commencer. Elle lui dit calmement : « Assieds-toi, tu vas tout m'expliquer. N'aie pas peur : je te protège. »

LE COMPAGNON VENU D'ASIE

Antonin Bernard

Depuis quelques années, je partageais ma vie avec un compagnon venu d'Asie. Malheureusement, un accident nous a éloignés. Je le regrette amèrement et reconnais sans honte que je ne sais plus comment mener ma vie sans lui. Sa dévotion, son talent, l'exactitude avec laquelle il m'aidait me satisfaisaient pleinement. Il s'agissait d'un Coréen, contrairement à ses prédécesseurs qui, eux, étaient d'origine japonaise. Car oui, il y en a eu deux avant lui.

Avec le premier Japonais, les choses avaient plutôt mal démarré. Je n'étais pas à l'aise avec cette présence nouvelle dans ma vie. Au mieux, je ne lui demandais pas grand-chose, au pire je trouvais sa manière de me suivre continuellement intrusive et inutile. En d'autres termes, je ne comprenais pas pourquoi tant de personnes me recommandaient chaudement de m'encombrer d'un pareil séide. Mais le temps passant, il eut l'occasion de révéler tout son potentiel.

Si je lui demandais de prendre en note quelque chose d'important, il le faisait et surtout, contrairement à moi, ne l'oubliait pas. Sa mémoire était extraordinaire, il ne se trompait jamais et entre autres capacités, c'était un génie des mathématiques. Je pourrais encore le remercier aujourd'hui pour l'aide cruciale qu'il m'a apportée quand je m'embrouillais dans mes relevés de comptes.

Mais s'il y avait bien une chose à laquelle je ne m'étais pas attendu, c'était de trouver en lui le meilleur des compagnons de jeu. Sous son aspect élégant et professionnel, c'était un bon boute-en-train, toujours prêt à me proposer de nouvelles distractions. Jamais il ne bronchait, et je ne me souviens pas l'avoir entendu se plaindre. Il pouvait très bien jouer avec moi plusieurs heures d'affilée, les jours où travailler ne me disait trop rien.

Malheureusement, un beau jour, alors que rien ne le laissait présager, une mauvaise chute le rendit invalide. Nos chemins se séparèrent. Même si une certaine culpabilité m'envahissait, j'étais devenu trop dépendant de sa compagnie. Alors, je me mis en quête de quelqu'un pouvant le remplacer.

J'ai rencontré un autre Japonais qui lui ressemblait beaucoup. Il avait le même nom, ce qui n'est pas rare chez les Asiatiques. J'espérais qu'il comblerait le vide laissé par son prédécesseur. Je me trompais.

Il était moins précis, moins agréable. Sa seule silhouette, assez inélégante, disgracieuse même, suggérait un déséquilibre. Il était lent, travaillait moins longtemps, et ne comprenait pas toujours ce qu'on lui disait. Un jour, j'en eus assez de cette mascarade. À l'évidence, il ne correspondait pas à ce que je recherchais, et je décidai de mettre un terme à cette relation.

Mes recherches reprirent et, comme vous le savez déjà, je ne fus pas déçu. J'ai rencontré mon compagnon coréen et je dirais qu'en termes de qualités personnelles et de ce que pouvaient m'apporter leurs présences, le premier Japonais et le Coréen se valaient. Bien sûr, il y avait des différences de style, peut-être en raison de leur origine, mais chacun était impeccable à sa manière.

Hélas, comme je le disais, les aléas de la vie m'ont privé, encore une fois, de cette compagnie. Il est parti dans un avion, dont j'ignore la destination, pour aller loin, très loin, sans espoir de retour. Amer, après avoir poussé un long soupir, j'ai dû me rendre à l'évidence. Je dois racheter un autre téléphone.

À HUIS CLOS

Élodie Tanda

Certains moments marquent plus que d'autres.

Lorsque 10 h 15 sonnait, on avait l'habitude de se retrouver devant ma classe pour passer notre temps ensemble, à jouer et se raconter des blagues.

Un jour, il m'a rapporté un collier identique à celui qu'il portait. Sans même me dire pourquoi ni comment, ni même où, il m'a fait promettre qu'on se retrouverait dans dix ans. Depuis, je porte son collier à mon cou. Et aujourd'hui, je ne fais que scruter les personnes dans la rue, me demandant à quoi il peut ressembler et essayant de trouver les traits de son visage en chaque passant. Mais, en dix ans, on change tellement !

Hier soir, je me suis posée devant le miroir avec beaucoup de questions en tête. J'avais sa phrase qui me revenait en boucle quand je suis allée me coucher.

Le réveil a été difficile. Je ressentais l'envie de prendre l'air. J'ai marché au hasard et je me suis retrouvée devant mon ancienne école. Rien n'avait changé. La cloche s'est mise à sonner et les élèves sont entrés en classe. Cette vue a toujours eu le don de m'apaiser. Malgré cela, j'ai continué ma promenade, un peu préoccupée, tout en passant mes doigts sur mon collier. Arrivée dans un parc, je me suis assise quelques heures. La musique de mes écouteurs s'associait aux bruits extérieurs et les cris des enfants se sont peu à peu estompés. J'ai passé ma matinée à réfléchir et à rêver, et voilà qu'elle se termine déjà. Je décide de rentrer chez moi.

Un homme est immobile devant ma porte. J'hésite à m'approcher, mais, lorsqu'il se retourne, je reconnais aussitôt son collier, puis son visage. Les premiers échanges sont timides et sont bientôt interrompus par les gargouillements inopinés de mon ventre. Cela me gêne un peu, mais il éclate aussitôt de rire et en profite pour m'inviter à manger quelque part.

J'accepte, bien sûr.

Je désespérais de passer du temps avec lui.

Je tripote encore mon collier. On s'installe l'un en face de l'autre à la terrasse d'un bar restaurant ; derrière lui, un petit jardin duquel se dégagent les rires des enfants. L'atmosphère se détend et les conversations s'enchaînent. Alors que mes yeux tentent de se concentrer sur les mouvements de ses lèvres, ils redescendent mécaniquement sur son collier. Je suis un peu absente, mes pensées sont figées dix ans en arrière, malgré l'occasion évidente d'avancer vers autre chose.

Je scrute son visage et remarque à quel point il a changé. Pourtant, son collier me rappelle le petit garçon qu'il était. Je ne parviens pas à accorder ces deux images. Ces retrouvailles ne sont pas telles que je les avais imaginées. Je me contente de répondre à ses questions quand il m'interroge.

Le moment de se quitter arrive. Avant de lui dire au revoir, je détache mon collier et je le lui rends. Je n'ai pas de mots pour expliquer mon geste. Je m'éloigne en silence, lâchement, la tête et le cœur vides.

JEANNE VOLEUSE

Coline Gilbert

Je m'appelle Jeanne. Je suis née juste avant la fin de la Seconde Guerre, le 5 août 1945 à 23 h 59. La veille du jour où ils ont largué une grosse bombe sur les Japonais. Je ne m'en souviens pas, bien sûr. Mes petits yeux n'avaient même pas eu le temps de s'adapter à la clarté du jour. Je dormais sur le sein de ma mère. Mon petit frère était jaloux.

Quand j'ai eu huit ans, mes parents m'ont raconté la bombe. Ils me disaient : « Les gens sont morts brûlés, étranglés par la cendre et les autres… et les autres, haaa… ils ont été radioactivés. » Je ne comprenais pas bien ce que ça signifiait, le terme « radioactiver », alors je suis allée voir Riton, enfin, Henri, un gamin qui était un peu plus âgé que moi. Je lui ai demandé ce que ça voulait dire. Il m'a répondu, tout fier : « C'est quand les gens deviennent phosphorescents la nuit et qu'ils perdent leurs dents, leurs cheveux et tout ! » Et en même temps, il faisait mine de s'arracher des touffes de cheveux et se tenait les dents comme si elles allaient tomber. Ça me dégoûtait. Je n'aimais pas beaucoup Riton, mais j'étais un peu obligée de traîner avec lui. À cette époque, mes parents étaient ouvriers agricoles et travaillaient pour les parents d'Henri. Et ils voulaient que tout se passe bien.

« Mais c'est quoi qui radioactive et qui transforme les gens en lucioles ? J'étais curieuse. Riton m'a dit : Bah, c'est la Bombe atomique ! » Il a écarté ses mains. « Elle doit faire à peu près cette taille-là ». D'accord, la taille du plus gros poisson que mon père avait jamais pêché dans l'étang d'à côté. Un bon mètre. « Mais comment c'est possible qu'un machin comme ça fasse autant de mal ? » Riton m'a dit : « Bah, c'est simple, ils ont mis plein de produits dedans, des explosifs et d'autres trucs. » Il ne savait pas vraiment. Il faut dire qu'il n'avait que dix ans. Et même s'il frimait en prétendant connaître plus de choses que moi, il n'en savait pas tant que ça, au final.

Mais Henri, avec sa fougue habituelle, a ajouté une chose qui m'a marquée au fer rouge et qui n'a pas cessé de m'obséder par la suite. « La Bombe atomique, elle est super protégée par l'armée américaine et c'est le président des États-Unis qui a un bouton et qui peut appuyer dessus pour la larguer. » Je me suis approchée de Riton, piquée au vif. Il a continué : « Personne ne peut y avoir accès. Personne ne peut la voler, ni même la toucher, ni même la voir de près ». Dans ma tête, les idées fusaient, ça chauffait, ça allait à mille à l'heure. Moi, petite fille de huit ans, je me suis alors dit que j'allais la voler, cette bombe, pour qu'elle ne fasse plus jamais du mal aux gens.

J'ai toujours aimé voler. De tout. Des objets inutiles, des pacotilles, des bibelots, des petits chats en porcelaine, des bagues en plastiques, des kilts écossais, des sandales colorées pleines de sables, des boutons de manchette, des disques de Henri Salvador ou de Charles Trenet. La liste n'a jamais cessé de s'allonger. Je volais tout ce qui attirait mon regard, tout ce que je trouvais beau. J'ai développé ma technique. Je me cachais et j'attendais, tapie dans l'ombre, que le propriétaire s'éloigne pour passer à l'action. Le cœur battant, je goûtais alors le mélange du plaisir coupable et de l'envie d'être découverte. Personne ne m'a jamais démasquée. C'est peut-être dommage.

J'aimais aussi l'idée qu'un objet qui appartenait à une personne que j'aimais, que j'admirais, se retrouve dans ma poche l'instant d'après. Car, je volais souvent des objets aux personnes qui avaient de l'intérêt à mes yeux. Ça n'était pas vraiment du vol. Plutôt une sorte

d’hommage. Tout excitée après l’avoir volé, je rapportais l’objet dans ma chambre et le cachais sous mon lit.

C’est devenu une habitude. Adolescente, j’ai commencé à me considérer comme une artiste. Car je volais des objets de toutes tailles et de toutes formes, sans trop me soucier de leur valeur. J’étais discrète, furtive, malicieuse. Plutôt douée, en fin de compte.

Ma toute première victime, ça avait été mon voisin Victor. Il avait à peu près mon âge, sept ans, à l’époque. Son père bossait alors comme livreur pour l’usine Flamens, expert en importation de produits américains près de Beaumont-sur-Oise. Quand il rentrait le soir, il rapportait des cigarettes Marlboro pour sa femme, des chewing-gums et des bouteilles de Coca pour ses fils. Elles étaient belles ces bouteilles. Toutes en verre. Mes parents ne voulaient pas m’en acheter. Ils disaient : « On ne veut pas de ça à la maison. Ça contient plein de mauvaises choses. » Je voulais me faire mon propre avis.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :

Editions Humanis

http://www.editions-humanis.com